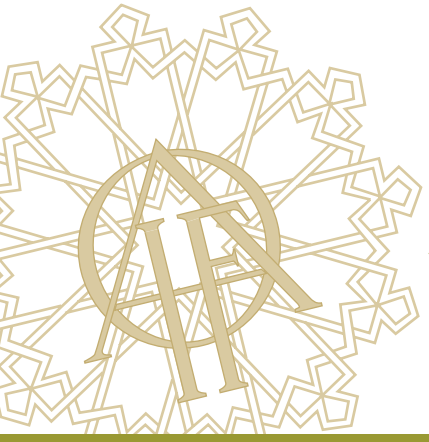
MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE, DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET DE LA RECHERCHE



ANNALES ISLAMOLOGIQUES

en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne

AnIsl 35 (2001), p. 385-392

André Raymond

À propos de deux portraits de la Description de l'Égypte: «l'astronome» et «le poète».

Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

9782724711264	*La chapelle d'Osiris Ounnefer Neb-djefaou*	Laurent Coulon
9782724711752	*Guide du Caire Islamique*	Hadrien Collet
9782724711660	*Mélanges de l'Institut dominicain d'études orientales 41*	Adrien Candiard (éd.)
9782724711745	*Bulletin archéologique des Écoles françaises à l'étranger (BAEFE)*	
9782724711271	*Du côté de chez Zeus*	Emmanuel Botte (éd.), Hélène Cuvigny (éd.), Michel Reddé (éd.)
9782724711677	*La Description de l'Égypte*	Paul-Marie Grinevald
9782724711714	*La pensée et la pratique pharmacologiques d'Avicenne*	Sylvie Ayari
9782724711899	*BCAI 40*	

© Institut français d'archéologie orientale - Le Caire

André RAYMOND

À propos de deux portraits de la Description de l'Égypte : « l'astronome » et « le poète »

Ainsi qu'on le sait, de nombreux portraits ont été réalisés par les artistes français qui ont accompagné Bonaparte en Égypte, en 1798, et dont les plus connus sont Dutertre, Conté, Rigo et Redouté. Dutertre est en particulier l'auteur d'une série de dessins, d'une grande qualité, des protagonistes français de l'expédition et de plusieurs gravures de la *Description de l'Égypte* [1]. Rigo a réalisé, sur la demande de Bonaparte, des portraits, assez médiocres, d'un certain nombre de cheikhs, maintenant conservés au Musée de Versailles [2]. Parmi les portraits réalisés par Dutertre que contient le volume de planches (*État moderne,* II) de la *Description de l'Égypte*, figurent deux gravures qui sont intitulées « l'astronome » et « le poète » (planche B 1 et 2) [3].

Tout nous porte à supposer que ces deux planches représentent elles aussi des personnages réels : leur similitude avec les gravures identifiées, le soin apporté au décor qui entoure ces deux portraits, sont également significatifs, de ce point de vue. Dans un livre récent (*Égyptiens et Français au Caire. 1798-1801*, Le Caire, Ifao, 1998) j'ai fait figurer des reproductions de ces deux planches et j'ai proposé de les identifier comme des portraits des cheikhs ʿAbd al-Raḥmān al-Ǧabartī et Ḥasan al-ʿAṭṭār. À ce jour cette identification n'a pas fait l'objet de commentaires défavorables. Elle a même été reprise dans une publication récente [4]. Mais il ne m'a pas paru inutile de la justifier, en donnant, avec quelques détails, les raisons qui m'ont amené à l'avancer.

[1] Sur ces dessinateurs voir : A. Piussi, *Images of Egypt during the French Expedition (1798-1801)*, thèse Oxford, 1992 ; P. Bret, *L'Égypte au temps de l'expédition de Bonaparte ; 1798-1801*, Paris, 1998, en particulier p. 223-224 ; M. Pinault Sorensen, « Du dessin d'artiste ou d'ingénieur au dessin archéologique », *in* P. Bret (éd.), *L'expédition d'Égypte, une entreprise des Lumières*, Paris, 1999, p. 157-176.

[2] P. Bret, *L'Égypte*, p. 224. Portraits des cheikhs Sādāt, Šarqāwī, Mahdī, Fayyūmī et Bakrī, et du *muʿallim* Ǧawharī.

[3] Les autres portraits de la *Description* (*État moderne*, II), tous également signés par Dutertre sont les suivants : planche E 1 Emir Hâggy, 3 Cheykh Sâdât ; F 4 Aghâ du Kaire, 5 Cheykh du Kaire ; G Mourâd Bey ; H Seyd Moustafâ Pâchâ.

[4] Le volume I d'*Égypte/Monde Arabe*, publié par le Cedej au Caire, en 1999, reproduit en couverture la gravure de la *Description* représentant « le poète » et l'assortit de la note suivante, en page 288 : « Illustration de couverture : Le poète (il s'agirait vraisemblablement d'un portrait de Hasan al-'Attâr) *Description de l'Égypte* ». Elle ne mentionne pas l'origine de cette attribution « vraisemblable ».

AnIsl 35 (2001), p. 385-392 André Raymond

Le fil conducteur de la recherche qui a donné naissance à la courte note qui suit a été d'essayer d'identifier, parmi les Égyptiens assez connus pour avoir été choisis comme modèles et dont on sait qu'ils ont été en relations avec les Français durant la période de l'occupation, les personnages qui pourraient avoir été dessinés par Dutertre et dissimulés sous les deux pseudonymes choisis. C'est une enquête qui est relativement restreinte, car très peu nombreux ont été les Égyptiens qui furent en contact assez étroit avec les occupants pour que ceux-ci aient envisagé d'en fixer les traits et de les « immortaliser » ensuite en les faisant entrer dans la *Description*. Guère plus de quelques douzaines, une bonne partie étant composée des cheikhs du divan, dont quelques-uns ont fait l'objet de portraits identifiés : c'est le cas des cheikhs Sādāt (par Dutertre et par Rigo) et des cheikhs Šarqāwī, Mahdī, Fayyūmī et Bakrī (par Rigo).

Inévitablement, cette recherche a été surtout fondée sur la chronique de Ǧabartī, qui est notre source la plus fiable dans ce domaine, puisqu'il fréquenta et décrivit avec talent les institutions savantes françaises (institut, bibliothèque, observatoire, laboratoires, imprimerie), fut membre du divan de novembre 1800 à juillet 1801 et connut personnellement un bon nombre des savants et artistes de l'Expédition [5]. Ǧabartī s'intéressa d'ailleurs au problème qui nous occupe : il mentionne expressément les portraits qui figurent dans les livres qu'on lui montre (voir son commentaire sur les représentations du Prophète et des califes) et suit, dans son atelier de la maison Sinnārī, le travail effectué par le peintre Rigo « qui – dit-il – peignait les figures humaines de telle manière que le spectateur aurait cru qu'elles se détachaient dans l'espace et qu'elles étaient sur le point de parler » [6]. Si Ǧabartī ne fit pas partie des cheikhs dont Rigo fit le portrait – peut-être parce que le cheikh, relativement peu connu à l'époque, ne fut pas membre des premiers divans et n'y entra que tardivement, en novembre 1800 –, il était un familier de ces artistes.

1. L'astronome

Il me semble que l'identification de « l'astronome » comme ʿAbd al-Raḥmān al-Ǧabartī lui-même ne fait guère de doute.

Une courte enquête est nécessaire pour énumérer les savants égyptiens qui auraient pu être qualifiés d'« astronomes » au Caire, vers l800. Elle est facile car Ǧabartī, par piété filiale et parce que le sujet l'intéressait personnellement, a consacré des notices assez nombreuses aux savants égyptiens de son temps et, en particulier, aux astronomes (*falakī*). En 1710, Ǧabartī mentionne le décès de Riḍwān Efendi al-Falakī, auteur d'*Al-zīǧ al-Riḍwānī*, un traité rédigé « sur les principes du *nouveau* système astronomique d'Al-Samarqandī » (m. 1303…), mais surtout fabricant d'instruments et de sphères pour Ḥasan Efendi, *rūznāmǧī*. Ce haut dignitaire (mort vraisemblablement entre 1724 et 1729) était un grand amateur de sciences, en particulier d'astronomie. Son mamelouk Yūsuf al-Kilārǧī (m. 1741) étudia avec Riḍwān,

[5] Voir la chronique de Ǧabartī, *ʿAǧā'ib al-āṯār*, Būlāq, 1297/1879, III, p. 33-36 / traduction, T. Philipp *et al.*, Stuttgart, p. 53-57 (plus loin, en abrégé : Ǧabartī III, p. 33-36/53-57) ; P. Bret, *L'Égypte*, p. 208-224.

[6] Ǧabartī III, p. 35/55 ; P. Bret, *L'Égypte,* p. 224.

rédigea un traité sur les phases de la lune et collectionna les livres et les instruments rares [7]. Pour Ǧabartī, cet *isnād* culmine avec son propre père, Ḥasan al-Ǧabartī (1698-1774), que son admiration pour lui l'amène à présenter comme une personnalité exceptionnelle, un des plus grands savants de son temps, en particulier dans le domaine des sciences et de la technique, et plus spécialement en astronomie [8]. Innovateur supposé dans la recherche astronomique, Ḥasan fut aussi, cette fois d'une manière incontestable, un amateur et un collectionneur d'instruments scientifiques et d'outils des métiers : c'est ainsi que des globes célestes de bronze doré et des instruments astronomiques, fabriqués en 1700 par Riḍwān al-Falakī, passèrent finalement entre ses mains au point de constituer une importante collection qui fut recueillie par l'historien [9]. Héritier des astronomes qui viennent d'être mentionnés, Ḥasan aurait contribué à former pratiquement tous ceux qui suivirent et parmi lesquels Ǧabartī ne fait pas toujours la discrimination entre amateurs distingués et vrais scientifiques [10]. Le nombre de ces « astronomes » vivant en 1798-1801, était fort réduit : ʿUṭmān Efendi al-Anṣārī (m. 1805) est à écarter car il était en Syrie à l'époque de l'occupation ; restent le cheikh Muḥammad al-Mālikī (m. 1814) et le cheikh Muḥammad al-Amīr (membre du divan, m. en 1816), qui avaient étudié l'astronomie avec Ḥasan, mais ne paraissent pas l'avoir vraiment pratiquée, pas au point, en tout cas, d'être considérés comme des « astronomes [11] ».

Il semble donc qu'il n'y avait pas au Caire, au moment de l'occupation française, de savant que l'on puisse considérer comme un véritable « astronome » : sur ce point on doit faire confiance à Ǧabartī qui était naturellement soucieux de mettre en valeur le rôle joué par son père comme formateur et n'aurait sans doute pas manqué de le mentionner. Seul Ǧabartī lui-même, compte tenu de l'intérêt qu'il avait hérité de son père pour les sciences et les techniques (ce qui l'amènera à s'intéresser à la brouette et aux outils des Français et à leurs laboratoires), compte tenu aussi de la collection d'instruments qu'il tenait de lui, pouvait être considéré par les Français comme un « astronome ». Cette qualification n'était d'ailleurs pas vraiment usurpée : sa réelle compétence lui permit de remplir, vers les années 1815-1820, au palais de Muḥammad Alī, une charge consistant à annoncer les heures de la prière et du jeûne de ramadan, ce qui nécessitait des connaissances en astronomie [12]. Son récit de sa visite au laboratoire de l'astronome Nouet est tout à fait caractéristique de l'intérêt réel que Ǧabartī portait aux instruments qui lui étaient montrés et de la connaissance qu'il avait de leur utilisation, ce qui ne put manquer de donner aux Français le sentiment que le cheikh avait une réelle compétence dans ce domaine : « Il y avait là des télescopes permettant de regarder et d'observer les étoiles, de déterminer leur magnitude… leurs conjonctions et

[7] Ǧabartī I, p. 74/122, 114/186, 164/268.

[8] La biographie de Ḥasan al-Ǧabartī occupe les pages I, 386-408/644-684 de la chronique écrite par son fils.

[9] Sur la transmission de ces globes et instruments, voir Ǧabartī, I, p. 74/122, 114/186, 397/664.

[10] Ǧabartī mentionne un certain nombre de personnes intéressées à l'astronomie, dont Ḥasan fut en général le maître, avant l798 : Muḥammad al-Nafrāwī (m. en 1771), I, p. 367-368/618-619 ; Ibrāhīm al-Makkī (m. 1781), II, p. 69-70/115-116 ; Abdallāh al-Mālikī (m. 1781), II, p. 71/118 ; Abū al-Ḥasan al-Mālikī (m. 1784), II, p. 98-99/166-167 ; Muḥammad Efendi Ǧumliyān (m. 1790), II, p. 224-225/371 ; Muḥammad al-Šāfiʿī (m. 1791), II, p. 227-228/376-377.

[11] Ǧabartī, III, p. 356-357/544-545 ; IV, p. 231-232/324-325 ; IV, p. 284-285/400-401.

[12] Gilbert Delanoue, *Moralistes et politiques musulmans*, Le Caire, 1982, I, p. 6.

leurs oppositions [13] ». Ceux des Français qui rendirent visite au cheikh chez lui ne purent qu'être renforcés dans cette impression par les instruments scientifiques légués par son père et que, sans aucun doute, il montrait avec une légitime fierté à ses visiteurs. Il est donc tout à fait logique que les Français aient considéré le cheikh comme un astronome. Et il n'y a pas d'arbitraire à supposer que Ǧabartī soit « l'astronome » de la gravure de Dutertre.

Un indice supplémentaire me paraît venir étayer cette hypothèse. Nous disposons grâce à une aquarelle de Pascal Coste, réalisée en 1822, d'une représentation du *maqʿad* (loggia) de la maison de Ǧabartī : sur la gauche de ce dessin est représenté un personnage âgé, assis à croupetons sur une chaise, que l'on peut légitimement supposer être le cheikh lui-même, maintenant presque un vieillard, puisque, né en 1754, il aurait eu alors 68 ans, ce qui, à l'époque, était un âge avancé [14]. La comparaison de cette aquarelle avec la gravure de la *Description* justifie deux remarques. Le cheikh, tel que Coste le représente, est, comme dans la gravure de la *Description*, assis à côté d'un globe céleste, un objet dont la présence ne devait pas être courante dans les *maqʿad* cairotes de cette époque : dans ce cas, on peut supposer qu'il s'agissait de l'un de ceux que Falakī avait fabriqués et qui étaient parvenus entre les mains de Ḥasan al-Ǧabartī, puis de son fils. La présence de cet objet sur les deux représentations supposées du cheikh, à plus de 20 ans de distance, est tout à fait remarquable, dans la mesure où il constitue un symbole visible de l'intérêt du cheikh pour l'astronomie et une marque de son identité. On est, d'autre part, frappé par la similitude entre les arcades de bois tourné qui, d'une illustration à l'autre, se développent sur l'ouverture du *maqʿad* vers la cour de la maison : on trouve dans les deux cas les mêmes minces colonnettes et arcs festonnés de bois tourné, une coïncidence qui ne permettrait pas à elle seule d'entraîner la conviction, car il s'agit d'un décor alors assez courant, mais qui vient s'ajouter aux autres éléments précédemment mentionnés. La disposition des arcades et la position du cheikh dans son *maqʿad* sont simplement inversées de Dutertre à Coste. La représentation de la cour de la maison chez Coste est évidemment plus vraisemblable que le panorama urbain très irréaliste, totalement imaginé par Dutertre (peut-être lors de la réalisation ultérieure de la gravure), puisque d'un *maqʿad* on n'avait naturellement aucune vue sur l'extérieur de la maison.

Ces divers indices m'ont donc amené à penser que nous disposons ainsi de deux portraits du cheikh réalisés dans le même décor de son *maqʿad* vers 1800, au moment où ʿAbd al-Raḥmān est représenté comme un homme dans la force de l'âge, puis en 1822, deux années seulement avant sa mort, survenue à la fin de 1824 ou au début de 1825. On aimerait naturellement savoir pourquoi le portrait de Dutertre n'a pas été publié avec le nom de son sujet, comme l'artiste l'a fait dans les cas des autres portraits qu'il a consacrés à quelques personnages importants du Caire, et en particulier au cheikh Sādāt. On pourrait émettre l'hypothèse que Ǧabartī n'était alors qu'un cheikh de rang secondaire, dont l'importance ne devait apparaître que bien plus tard, lorsque son œuvre commença à être connue et dont le nom donc ne pouvait rien signifier pour les rédacteurs et les lecteurs de la *Description*.

[13] Ǧabartī III, p. 35/55 ; P. Bret, *L'Égypte*, p. 215.

[14] L'aquarelle de Pascal Coste représentant le salon d'été du cheikh Ǧabartī, datée de 1822, est conservée dans le fonds Coste de la bibliothèque municipale de Marseille, 1308, nº 80.

2. Le poète

Si l'identification de Ǧabartī comme « l'astronome » paraît assez vraisemblable, le problème posé par la seconde gravure, celle du « poète », est plus difficile à trancher car nous disposons de deux bons « candidats » à ce titre, Ismāʿīl al-Ḫaššāb (m. 1815) et Ḥasan al-ʿAṭṭār (1766-1835) ; deux personnages, liés de très près aux Français durant l'occupation (ce qui leur valut à l'un et à l'autre quelques déboires ultérieurs), très proches l'un et l'autre de Ǧabartī qui leur réserve une place importante dans sa chronique et avec lequel ils formèrent un trio d'amis intimes [15]. Ils furent l'un et l'autre en contact avec les Français et en particulier avec quelques jeunes savants, techniciens, administrateurs et interprètes qui prenaient un vif intérêt à l'Égypte et à la civilisation arabe et avaient plaisir à rencontrer des « intellectuels » locaux. Quelques représentants particulièrement notoires de ce groupe sont Louis-Rémy Raige (1777-1810), interprète, auteur d'une étude sur le zodiaque, René-Édouard de Villiers du Terrage (1780-1855), élève de l'école polytechnique et ingénieur, Jacques-Denis Delaporte (1777-1861), interprète, Antoine Coquebert de Montbret (1781-1801) enfin, naturaliste et bibliothécaire de l'Institut, un jeune orientaliste qui mourut de la peste dans les derniers mois de l'occupation : « Il se lia d'amitié avec des cheikhs avec lesquels il était en mesure de converser et d'étudier en leur compagnie les usages du pays [16]. » Ces jeunes gens constituaient un groupe sympathique, gai et ouvert qui accueillit chaleureusement les Égyptiens attirés par les idées nouvelles dont ils espéraient en retour obtenir des informations précieuses sur un pays et une civilisation qui les fascinaient. Ils nouèrent avec quelques-uns d'entre eux des relations qui paraissent avoir pris parfois un tour très intime, dans la mesure du moins où on peut en juger d'après une poésie arabe qui, dans le cas de ces relations amicales, prend volontiers une allure érotique [17]. De ce point de vue l'expérience de nos deux lettrés cairotes qui étaient l'un et l'autre, à des titres divers, des « poètes », est tout à fait interchangeable.

Ismāʿīl al-Ḫaššāb est un personnage au talent prometteur, mais dont la carrière fut sans doute brisée par le rôle qu'il joua durant la période de l'occupation française. D'origine modeste (son père était un charpentier), il fit de bonnes études, mais dut se contenter d'un médiocre emploi de témoin instrumentaire (*šāhid*) auprès du tribunal du Caire (*maḥkama*). Sa culture littéraire, le charme de sa conversation, sa réputation – vite établie – de poète, en firent cependant un compagnon apprécié des grands, émirs et marchands, dont il fréquentait les salons. Lorsque les Français installèrent le divan ils firent choix de lui comme

[15] Ismāʿīl al-Ḫaššāb fait l'objet d'une importante rubrique nécrologique dans Ǧabartī, IV, p. 238-241/333-339. Ḥasan al-ʿAṭṭār a été étudié d'une manière approfondie par G. Delanoue, *Moralistes* II, p. 344-357 et par P. Gran, *Islamic Roots of Capitalism,* Austin, 1979. Voir aussi A. Raymond, *Égyptiens et Français,* p. 345-351.

[16] Sur les jeunes savants français voir Ph. de Meulenaere *Bibliographie raisonnée des témoignages de l'expédition d'Égypte*, Paris, 1993. Sur Coquebert de Montbret, cf. J.E. Goby, « Coquebert de Montbrat, bibliothécaire », *BIE* 31, 1949, (citation, p. 82). Sur son père, Charles-Etienne Coquebert de Montbret (né en 1755), voir A. Mézin, *Les consuls de France au siècle des Lumières,* Paris, 1995, p. 207-209. Sur René-Édouard de Villiers du Terrage, *Journal et souvenirs sur l'expédition d'Égypte*, Paris, 1899.

[17] P. Bret (*op. cit.*, p. 135) remarque que « les observateurs français notent avec surprise la fréquence des relations d'affection masculine ou homosexuelles. Elles peuvent aussi bien se nouer au cours de soirées intimes entre des lettrés égyptiens et de jeunes orientalistes ».

historien-archiviste (*kātib al-ta'rīḫ*). Il excella apparemment dans ces fonctions relativement rémunératrices (il recevait un traitement mensuel de 7000 paras), puisqu'il continua à les exercer jusqu'à juillet 1801. L'amitié qu'il noua avec Ǧabartī et ʿAṭṭār, dont Ǧabartī rend compte dans la notice nécrologique qu'il lui consacre au moment de sa mort, en 1815, avec une touchante fidélité, fut étroite et durable. On doit supposer que la relative obscurité dans laquelle il vécut de 1801 à sa mort est la conséquence du rôle très voyant qu'il avait joué dans l'administration française et, plus encore peut-être, des liens personnels qu'il avait noués avec un certain nombre de Français. Ǧabartī est évidemment assez discret sur ce point, mais il ne peut que constater l'effacement dans lequel son ami vécut durant toutes ces années et auquel il ne donne aucune explication. Ǧabartī le considère comme un excellent poète dont le *dīwān* (de dimension réduite – admet-il) fut réuni par Ḥasan al-ʿAṭṭār : ce recueil – dit Ǧabartī – lui valut « réputation et considération » parmi les lettrés du Caire. Le cheikh donne quelques échantillons de cette poésie dans sa chronique. En dehors de cela, Ismāʿīl ne nous a laissé que fort peu d'œuvres [18]. Sa vie fut donc un échec à peu près complet, qui transparaît dans la notice chaleureuse que lui consacre Ǧabartī.

Les fonctions remplies par Ismāʿīl al-Ḫaššāb, mais aussi son intelligence et son charme, permirent au secrétaire du divan d'entrer dans le cercle des occupants français et d'entretenir des relations personnelles avec un certain nombre de ces jeunes Français travaillant dans l'administration ou ingénieurs et techniciens, que nous avons mentionnés plus haut. P. Bret le mentionne comme « l'un de ceux qui fréquentent le plus assidûment les Français ». « Pendant que les Français étaient au Caire, confirme Ǧabartī, Sayyid Ismāʿīl s'attacha à un de leurs chefs écrivains, qui était jeune beau, charmant et savant dans quelques-unes des sciences arabes. Il était éloquent en arabe et il avait appris beaucoup de poésie. » Ce pourrait avoir été Coquebert de Montbret. Ils se fréquentaient assidûment et échangeaient des visites. Pour commémorer cette relation, Ismāʿīl écrivit des poèmes célébrant l'amour et le vin, dont Ǧabartī donne plusieurs échantillons [19] : « Je lui étais attaché avec sa souriante bouche de perle. Pour lui je me suis dépouillé de toute décence. Volontairement je lui ai donné mon cœur et lui ai dit : quand me rendras-tu visite, afin que je puisse te soumettre à rançon, mon roi ? » Un autre poème est dédié à « Rīǧ » (l'interprète Raige), note encore Ǧabartī : « Brûle mon cœur avec le feu de ta joue. Éteins-le avec la glace de tes dents et de ta bouche. » Ces expressions, apparemment passionnées, témoignant à tout le moins de relations étroites avec les Français, justifieraient tout à fait qu'Ismāʿīl al-Ḫaššāb ait été pris comme modèle par un des artistes qui travaillaient et vivaient avec les jeunes Français qui étaient les destinataires de l'incandescence poétique d'Ismāʿīl al-Ḫaššāb, et appelé « poète ».

On peut en dire tout autant de Ḥasan al-ʿAṭṭār, dont les relations avec les Français ont été remarquablement semblables à celles de son ami. La carrière de ʿAṭṭār a été tout à fait différente, à la fois plus brillante et plus aboutie que celle d'Ismāʿīl. Né en 1766, fils d'un modeste marchand de parfums, Ḥasan fit de bonnes études azhariennes. Il n'avait

[18] Dont un médiocre opuscule sur Murād Bey, qui a été publié et traduit par H. Badr et D. Crecelius : *A Short Manuscript History of the Mamluk Amir Murad Bey*, Le Caire, 1992.

[19] Ǧabartī IV, p. 239-240/335-337.

cependant, en 1798, qu'une petite réputation de savant et de poète (Alfī Bey fit appel à lui pour rédiger un chronogramme pour la maison qu'il venait de construire à l'Azbakiyya [20]). Il ne joua donc aucun rôle dans les événements qui précédèrent 1798 et guidèrent les Français dans le choix de leurs partenaires égyptiens, les occupants n'ayant fait appel, pour constituer leurs divans, qu'à des *ʿulamā'* chevronnés et déjà influents. ʿAṭṭār noua cependant des relations étroites avec les Français, mais sur un plan tout à fait personnel. Assez étroites semble-t-il (et connues) pour que ʿAṭṭār ait préféré quitter Le Caire juste après la révolte de 1800, une prudence qui pourrait également expliquer le long exil qu'il s'imposa après 1801 et qui l'amena à quitter l'Égypte et à voyager. Mais une fois revenu en Égypte, en 1815, Al-ʿAṭṭār joua dans les milieux réformateurs associés à l'œuvre modernisatrice de Muḥammad ʿAlī, un rôle de premier plan comme penseur, professeur et écrivain : cette activité culmina avec sa nomination comme éditeur arabe du *Journal officiel* (1828-1831) et finalement comme cheikh de l'Azhar (1831-1835), fonctions dans lesquelles il put mettre en application ses convictions sur la nécessité de la réforme et de la modernisation qu'il avait acquises au contact des Français. Il fut donc un personnage de premier plan et un des rares exemples d'influence directe, sur un membre de l'intelligentsia égyptienne, de la présence française et de la politique des « Lumières ».

En l'absence de toute fonction officielle, Ḥasan al-ʿAṭṭār noua cependant des rapports suivis avec les Français durant l'occupation. Ayant pris contact avec les savants auxquels il donna des leçons d'arabe, il fut vivement impressionné par la culture dont ils étaient les dépositaires, par la modernité qui les inspirait et aussi par le désir sincère qu'ils montraient de s'informer sur le pays dans lequel ils se trouvaient et en particulier sur sa culture. Dans un étonnant morceau de littérature autobiographique de la forme *maqāma* [21], Al-ʿAṭṭār raconta ultérieurement les circonstances de cette rencontre qui, si on en juge par ses accents enflammés, pourrait avoir été plus que culturelle : il vit, écrit-il, dans ce cercle des jeunes gens « qui étaient comme des soleils. Leurs visages étaient voilés de beauté et ils étaient grands et beaux comme des flèches ». Certains d'entre eux connaissaient bien l'arabe et il conversa avec eux de sujets touchant à la langue, à la littérature, à la religion. Il fut admis dans leur bibliothèque et leur laboratoire. ʿAṭṭār raconte encore qu'il eut une conversation sur la poésie arabe avec l'un d'entre eux qui avait traduit de l'arabe une poésie qu'il lui récita. Plus tard il fut appelé à leur expliquer le sens de poèmes arabes. Il composa pour eux des vers qui les transportèrent de joie : « Un des Français est une gazelle… Il est un jardin de beauté… Ses regards ont le même effet sur mon cœur que le vieux vin », etc. L'impression qu'il fit sur eux fut si considérable qu'ils lui proposèrent de se joindre à eux et d'aller vivre avec eux. Dans son autobiographie, ʿAṭṭār laisse entendre qu'il fut tenté de le faire, mais qu'il y renonça, parce qu'il appréhendait de devoir affronter la désapprobation de ses compatriotes [22]. Ḥasan al-ʿAṭṭār était donc très connu et très apprécié dans le cercle

[20] Ǧabartī IV, p. 28/41 ; P. Bret, *op. cit.*, p. 135.

[21] Peter Gran a analysé la *maqāma* de Ḥasan al-ʿAṭṭār (*Islamic Roots*, p. 189-191). Voir aussi A. Raymond, *Égyptiens et Français*, p. 349-350.

[22] P. Gran, *Islamic Roots*, p. 190-191.

des Français où se regroupaient artistes et littérateurs. Plus précisément, il y était connu comme un poète dont la production – on vient de le voir – était très appréciée. Tous ces caractères font naturellement de lui un possible modèle pour la gravure de la *Description*.

Les relations qu'eurent Al-Ḫaššāb et Al-ʿAṭṭār avec les Français et leur commune identité de poètes font donc d'eux deux sources possibles d'inspiration pour Dutertre, lorsqu'il réalisa son portrait. L'intimité plus grande qui exista entre Al-ʿAṭṭār et les jeunes « savants » français m'a amené à penser qu'il était plus logique qu'il fût ce modèle. On peut supposer, d'autre part, que si ce modèle avait été Al-Ḫaššāb, le fait qu'il avait un statut officiel dans l'administration « française » de l'Égypte, comme secrétaire-archiviste du divan, aurait pu conduire à identifier en conséquence le portrait qui fut inséré dans la *Description* (comme ce fut le cas pour l'« Aghâ du Caire », qui est le sujet de la planche F). En revanche, dans les relations que Ḥasan al-ʿAṭṭār avait avec les Français, le seul statut sous lequel il fût connu d'eux, était celui de poète. Lorsque la *Description* fut préparée pour l'impression, compte tenu de l'obscurité qui alors entourait ce personnage, cette appellation de « poète » était la seule qui pût être attribuée au portrait qui avait été fait de lui. Il y a donc quelques vraisemblances dans la suggestion que j'ai faite que le « poète » de la *Description* était Ḥasan al-ʿAṭṭār.

Si cela est exact, nous disposerions, avec le sien et avec celui de Ǧabartī, des portraits de deux des personnages majeurs du mouvement de renaissance de l'Égypte au XIX^e^ siècle.

AnIsl 35 (2001), p. 385-392 André Raymond